

# Lénine à Gorki

T. Sapronov

Source : «Projector», n° 14 (60), 1925 pp. 8-12; n° 15 (61) pp. 22-24 ; n° 16 (62) pp. 15-17 et n° 17 (63) pp. 13-17. Traduction et notes MIA.

## I.

L'été 1918 fut une période de grande tension pour le pouvoir soviétique. Le soulèvement des Socialistes-Révolutionnaires de gauche, les multiples complots, petits et grands, fomentés par les contre-révolutionnaires, et pour couronner le tout, l'assassinat de l'ambassadeur allemand Mirbach, créèrent une atmosphère des plus tendues. On redoutait une offensive de l'armée allemande sur Pétrograd, voire sur Moscou. La situation était si préoccupante que le Parti se préparait à entrer dans la clandestinité. Je me souviens avoir dû organiser, sur les instructions de [Sverdlov](#), un véritable atelier de falsification de passeports au sein du Comité exécutif provincial de Moscou. Plusieurs personnes s'affairaient à lessiver de vieux formulaires, à rédiger des passeports au nom de personnes vivantes ou, plus souvent, décédées, issues de diverses classes sociales, et à contrefaire des signatures, allant de simples chefs de volost [*canton*] jusqu'à celle d'un général du nom de Daoukovski.

C'est alors que la classe ouvrière fut frappée par la terrible nouvelle : un coup de feu tiré par la traîtresse [Kaplan](#) avait grièvement blessé Vladimir Ilitch Lénine. La réaction fut immédiate : un sursaut d'unité, une auto-organisation et une exigence de lutte sans merci contre la contre-révolution, où qu'elle se trouve. La Terreur rouge fut la réponse unanime des travailleurs. En retour, la contre-révolution, comme à l'agonie, redoublait de fureur.

C'est dans ce contexte des plus troublés que je reçus une invitation du regretté camarade [Noguine](#) à le rencontrer pour une affaire urgente.

À mon arrivée, Viktor Pavlovitch pria son secrétaire de nous laisser seuls et commença, sur un ton mystérieux :

— Vous n'êtes pas sans ignorer la gravité de la situation. Un coup de force contre-révolutionnaire n'est pas à exclure.

Puis, se reprenant aussitôt, il ajouta d'une voix plus apaisante :

— Bien entendu, rien ne permet de l'affirmer catégoriquement, et nous sommes nettement plus forts qu'il y a quelques semaines, mais nous autres, bolcheviks, devons toujours nous préparer au pire et éviter de nous faire surprendre.

Il poursuivit sur ce thème pendant plusieurs minutes, avec une prudence et une insistance calculées. Je ne parvenais pas à saisir où il voulait en venir. La nécessité d'être préparé à toute éventualité, j'en avais discuté bien avant avec le camarade Sverdlov, qui m'avait donné les instructions nécessaires. De plus, la fonction officielle de Noguine – il était Commissaire du peuple au Travail pour la région de Moscou – n'impliquait pas qu'il me donne des directives de nature politique.

Finalement, il déclara :

— Il est impératif de prendre des mesures pour assurer la sécurité de Vladimir Ilitch.

Je craignis aussitôt une soudaine aggravation de son état de santé et m'inquiétai vivement. Viktor Pavlovitch, sans attendre ma question, se hâta de me rassurer :

— Ne vous alarmez pas, sa blessure n'est pas si critique ; les médecins sont convaincus qu'il s'en remettra. Je parle d'autre chose. Il faut faire sortir Vladimir Ilitch de Moscou et le conduire dans un endroit discret. C'est indispensable pour deux raisons : premièrement, l'air pur de la campagne est nécessaire à sa convalescence et là-bas, il sera éloigné des affaires et moins dérangé ; deuxièmement, et c'est le point capital, il faut le mettre à l'abri dans un lieu tel qu'en cas d'événements graves ici, nous soyons certains qu'il sera hors de portée des contre-révolutionnaires. Bien sûr, si le camarade Lénine était en bonne santé, il prendrait lui-même les dispositions qui s'imposent et n'aurait pas besoin qu'on s'occupe de lui ; ce serait plutôt lui qui veillerait sur les autres. Étant donné votre bonne connaissance de la région de Moscou, camarade Saprionov, nous avons pensé que vous seriez la personne idéale pour trouver un endroit approprié. Et ce, le plus rapidement possible. Sachez que cette mission doit être menée avec la plus grande discrétion ; même le Comité central dans son ensemble n'est pas au courant des projets en cours. Seul un cercle restreint d'amis proches de Vladimir Ilitch est dans la confiance. [Maria Ilinitchna](#), en particulier, se préoccupe énormément de cette question.

Noguine me suggéra alors qu'il serait préférable de trouver un paysan sûr et d'installer Lénine dans son isba, en le faisant passer pour un parent malade venu de loin. Je lui objectai que si l'on cherchait un endroit vraiment sûr, une isba de village était moins indiquée qu'un logement ouvrier.

— Notre région compte des usines qui sont de véritables forteresses ; Vladimir Ilitch y serait en parfaite sécurité.

— C'est vrai, concéda Viktor Pavlovitch, mais il suffirait qu'une seule personne l'aperçoive pour qu'il soit immédiatement reconnu. Or, nous devons trouver un endroit où personne ne soupçonnera sa présence, où personne ne puisse l'identifier et divulguer le secret.

Il m'apparut clairement qu'il serait impossible de trouver un village dans la région de Moscou où Lénine ne serait pas reconnu, car son portrait était présent dans presque chaque foyer, sans compter la curiosité naturelle des paysans.

J'exposai cette difficulté à Noguine, mais nous n'approfondîmes pas davantage la question. Après que je lui eus assuré que je trouverais un lieu adéquat, il me dit en me reconduisant :

— Ce qui m'importe par-dessus tout, c'est la sécurité de Vladimir Ilitch. L'emplacement et la nature du logement sont des détails secondaires. Dès que vous aurez trouvé, vous traiterez directement avec Maria Ilinitchna.

Le lecteur peut facilement imaginer l'état d'esprit dans lequel je quittai le bureau de Noguine. Ma principale préoccupation était : où donc trouver ce lieu idéal ?

Le logement devait être ultra-secret ; personne ne devait savoir que Vladimir Ilitch s'y trouvait. Par ailleurs, il fallait que les conditions soient propices au rétablissement d'un malade aussi important : air pur, nourriture saine, possibilité pour les médecins de s'y rendre facilement, etc.

J'avais de quoi me creuser la tête. La première idée qui me vint fut de l'installer à l'usine « Provodnik » à Touchnia. On y trouvait un ensemble de petites maisons en bois destinées à l'encadrement. Ayant travaillé dans cette usine avant la Révolution d'Octobre, j'en connaissais parfaitement l'environnement. Je me disais : « *Je peux réquisitionner une de ces maisons pour mon usage*

*personnel et y loger mon "père" malade.* » Et en cas de péril, je savais pertinemment que les ouvriers de Touchnia se feraient tuer jusqu'au dernier pour le protéger. Mais j'écartai aussitôt cette idée en réalisant que de nombreux ouvriers voudraient rencontrer le père du camarade « Alexandre » et, bien sûr, reconnaîtraient immédiatement en lui le camarade Lénine.

Mentalement, je parcourus les nombreuses usines, manufactures et villages de la région de Moscou que je connaissais. Je trouvais plusieurs endroits convenables, mais il était difficile d'en trouver un qui réunisse toutes les conditions requises pour la clandestinité.

Après de longues réflexions, une idée me vint qui me séduisit beaucoup : trouver une belle ancienne propriété, y organiser rapidement une commune composée de camarades fiables, et ainsi y installer le camarade Lénine.

Je n'eus pas à chercher longtemps un tel domaine. Après en avoir visité plusieurs, l'ancienne propriété de Morozova<sup>1</sup> retint toute mon attention. C'était une maison de maître de style ancien, bien conservée, moderne, avec tout le confort : chauffage central, électricité, eau courante, etc. Elle était située sur une hauteur offrant une belle vue, au pied de laquelle s'étendait un grand étang, à proximité de la rivière Pakhra ; elle était entourée d'un très beau et vaste parc, qui se prolongeait presque de tous côtés par la forêt. Deux excellentes routes menaient à Gorki. L'endroit était magnifique à tous égards. Mon choix se porta sur lui. Mais le temps manquait pour organiser une commune ; il fallait faire sortir le camarade Lénine de Moscou sans délai.

Lorsque je me rendis chez Maria Ilinitchna, elle avait pour visiteurs le camarade [Belenky](#), de la Tchéka, et le camarade [Malkov](#), alors commandant du Kremlin. Après une brève discussion, nous partîmes immédiatement, tous les trois, pour Gorki.

Mes deux compagnons furent enchantés par les lieux. Plus nous approchions de la maison, plus elle leur plaisait, surtout du point de vue de la sécurité. Après avoir inspecté la maison et ses alentours, nous tombâmes tous d'accord : on ne pouvait rêver mieux.

Le jour même, après cette visite, je me rendis à l'usine « Provodnik » pour recruter cinq ouvriers spécialisés dans la réparation des systèmes de chauffage et de plomberie. En quelques jours, la maison fut opérationnelle. Mais une nouvelle difficulté surgit : le camarade Lénine refusait de quitter Moscou et, m'a-t-on rapporté, il fallut déployer des trésors de persuasion pour le faire changer d'avis. Peu après, il s'installa à Gorki avec [Nadejda Konstantinovna](#) et Maria Ilinitchna.

La protection assurée par la Tchéka ne me rassurait qu'à moitié. Le sentiment d'une responsabilité écrasante pour la sécurité du seul et unique dirigeant de la plus grande des révolutions ne me laissait aucun répit. Les camarades Minkov et Polidorov, à qui je fus bien obligé de parler de mon projet à Gorki – et que je ne pouvais de toute façon tromper, car ils avaient remarqué mes absences mystérieuses – partageaient ce sentiment. (Minkov était secrétaire du Comité provincial de Moscou, Polidorov l'un de ses membres). De plus, je n'avais pas le moindre doute quant à leur absolue fiabilité. Nous décidâmes donc d'organiser une protection supplémentaire. Dans l'une des ailes du domaine, sous le couvert d'un séjour en sanatorium, s'installèrent plusieurs camarades qui participaient discrètement à la surveillance.

La rénovation express de la maison n'avait pu être parfaite, et le système de chauffage posait particulièrement problème. L'eau n'ayant pas été vidangée des conduites, celles-ci avaient gelé. On procéda à une première réparation et on remit le chauffage en marche, mais une fuite apparut presque aussitôt. Il fallut de nouveau tout arrêter, réparer, et remettre en route, pour découvrir une nouvelle fuite à un autre endroit, et ainsi de suite sans fin. Il n'y avait pas de poêles dans la maison, seulement deux cheminées que l'on alluma, espérant ainsi maintenir une chaleur minimale.

---

<sup>1</sup> Il s'agit de la veule de l'industriel progressiste Savva Morozov (1862-1905), qui finança par ailleurs les bolcheviks !

À moitié rassuré par cette solution, je retournai à Moscou. Mais hélas ! À deux heures du matin, je fus réveillé par un coup de téléphone insistant : le camarade Belenky m'apprenait qu'un incendie s'était déclaré à Gorki, dans la maison où résidait Vladimir Ilitch.

— La maison est entièrement consumée ?

— Non, me répondit-on, seul le plafond de l'étage supérieur s'est effondré.

*« Tout est perdu », pensai-je ; « si le plafond s'est effondré, c'est que la toiture est endommagée. La maison est-elle seulement encore habitable ? »*

Sans même attendre la fin des explications de Belenky, je partis dès l'aube pour Gorki. En approchant de la maison, je constatai, stupéfait, que non seulement le toit était intact, mais que toutes les vitres l'étaient également. Aucune trace d'incendie n'était visible. Je me précipitai à l'intérieur : rien d'anormal au rez-de-chaussée. Je rencontrai le camarade Belenky qui me dit, avec un calme étonnant :

— Nous avons eu un petit incident ici, la maison a pris feu.

— Où ? Comment ? Mais tu m'as dit que le plafond s'était effondré !

— En effet, dans une pièce, il s'est effondré, répondit-il du même ton imperturbable.

Je courus à la pièce qu'il m'indiqua et poussai un soupir de soulagement. Voici ce qui s'était passé : dans le jargon du bâtiment, « le plafond s'est effondré » signifie qu'il s'est entièrement écroulé, que les poutres ont cédé. Or, comme on le sait, les poutres traversent souvent plusieurs pièces. Un véritable effondrement aurait rendu la maison inhabitable. En réalité, seul le plâtre autour de la cheminée, en haut, s'était détaché, créant un petit trou dû à la combustion de deux ou trois poutres du plafond.

Vers 10 ou 11 heures du soir, les ouvriers de Touchnia chargés des réparations et certains gardes étaient montés au grenier et avaient découvert de la fumée. Ne comprenant pas ce qui se passait, ils avaient cru à l'incendie de vieilles ferrailles entreposées là. L'agitation s'ensuivit. On découvrit finalement que la fumée provenait du remplissage isolant du plancher, près du conduit de cheminée. Le plancher lui-même était donc en train de brûler. Sous le commandement du camarade Belenky, on se mit à combattre le feu, en tentant de le cacher à Lénine. On perça le conduit, on dégagea le remplissage autour des poutres, on apporta de l'eau en quantité et on arrosa les endroits d'où sortait la fumée. L'incendie était pourtant modeste, mais il se révéla difficile à éteindre. Une poutre en bois se trouvait anormalement proche du conduit de cheminée et avait pris feu. La chaleur se propageait le long de cette poutre, mais le plâtre en dessous et la terre tassée au-dessus empêchaient les flammes de jaillir, se contentant de couvrir et de produire cette fumée persistante.

On s'épuisait à creuser et à inonder la zone, mais la fumée ne diminuait pas. Personne ne comprenait pourquoi. Le remue-ménage et le bruit, malgré les précautions, alertèrent le camarade Lénine qui se mit à questionner avec insistance. Belenky tentait de le rassurer, parlant de broutilles. Mais Lénine, peu convaincu, persistait. Finalement, n'y tenant plus, il se leva de son fauteuil et se mit à parcourir les pièces pour trouver la cause de cette agitation.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il en montrant le plafond trempé par l'eau déversée d'en haut. Sans attendre de réponse.

Malgré sa maladie et les exhortations à ne pas bouger, il monta au grenier, gagna l'épicentre de l'incident, secoua la tête avec reproche :

— Mauvaise gestion de ne pas avoir vérifié cela, puis redescendit.

Ce « sinistre » causa bien des tracas. Le trou dans le plafond était petit, mais celui-ci était trempé et endommagé. Deux pièces étaient hors d'usage et exigeaient des réparations. Mais comment les entreprendre ? Le bruit des travaux aurait fait fuir un bien-portant ; pour un malade aussi grave, c'était tout simplement inconcevable.

Il fallut faire preuve d'ingéniosité. On boucha tant bien que mal l'ouverture, on la recouvrit de feuilles et de terre sèche pour l'isoler, et par en dessous, on tendit une simple toile blanche pour masquer le plâtre effrité et les fissures. Ce « rafistolage » fut achevé en quelques heures.

On s'efforça de garder le séjour de Lénine à Gorki secret, mais le mystère fut de courte durée. Les ouvriers du sovkhoe observaient les nouveaux venus avec une vive curiosité et mes consignes de discrétion, données lors d'une réunion, n'avaient guère été suivies d'effet. Le temps était magnifique, le camarade Lénine se rétablissait assez vite et commençait à sortir souvent sur la terrasse ensoleillée. Il suffisait de l'apercevoir de loin pour qu'il soit immédiatement reconnu, et la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre.

Il fallut déployer des efforts considérables pour préserver le calme nécessaire au malade, surtout les jours de fête où la jeunesse paysanne des villages alentour affluait en nombre dans le parc de Gorki, avec accordéons et chansons. Les exhortations à éviter les abords de la maison et à faire moins de bruit, sous prétexte de présence de malades, restaient souvent sans effet. On répugnait à prendre des mesures autoritaires ; il fallait donc user de persuasion. Les camarades du « sanatorium » se dispersaient dans le parc, interceptaient les groupes, s'efforçant péniblement de les convaincre de rebrousser chemin. Parfois, on recourait à d'autres méthodes : organiser un meeting plus loin de la maison ou, plus simplement, proposer des jeux, attirant ainsi les promeneurs vers un autre point de ralliement.

Lorsqu'il quitta Gorki, nous nourrissions encore l'illusion que sa présence y était restée ignorée. Il n'en était rien. Au moment où le camarade Lénine sortit pour monter en voiture et regagner Moscou, une délégation d'ouvriers du sovkhoe se présenta pour le féliciter de son rétablissement et lui remettre une pétition demandant l'autorisation de transformer le sovkhoe en commune agricole portant son nom.

À cette époque, Lénine commençait justement à s'intéresser de près aux communes agricoles. Il me transmit la pétition des ouvriers de Gorki en exprimant le vœu, voire en suggérant, que leur demande soit satisfaite.

Je dois avouer que je décidai de ne pas donner suite à cette suggestion (espérant qu'il l'oublierait, étant submergé de travail) pour deux raisons : premièrement, je n'avais pas renoncé à mon idée initiale d'y installer une commune de travailleurs d'usine, des communistes, car je pensais que cette maison pourrait encore servir de lieu de repos à Lénine et à d'autres camarades, et qu'il fallait donc y préserver un environnement adapté. Deuxièmement, le sovkhoe était une exploitation bien préservée et bien équipée, et je n'avais personnellement pas une confiance absolue dans les ouvriers et employés qui y travaillaient, craignant qu'ils ne la laissent à l'abandon. Après en avoir discuté avec le camarade Zaitsev, président du comité exécutif provincial, nous décidâmes de maintenir le statu quo pour l'instant et de voir venir.

Mais les ouvriers du sovkhoe se montrèrent plus tenaces que prévu. Voyant que nous temporisions, ils parvinrent à se faire recevoir par Lénine au Kremlin pour se plaindre de nous. Je reçus ensuite l'ordre formel d'organiser cette commune avec les ouvriers en place, d'autant plus, me fit remarquer le camarade Lénine, que les ouvriers lettons qui s'y trouvaient connaissaient les méthodes agricoles modernes des pays baltes et sauraient faire de cette commune un modèle.

La commune fut donc créée. Mais au cours de l'hiver 1918-1919, avec les multiples fronts, les mobilisations incessantes et les innombrables campagnes pour le ravitaillement et autres urgences,

nous en perdîmes la trace. Un instructeur du comité exécutif provincial s'y rendit par hasard, fit une inspection et nous rapporta la situation : le linge de maison qui se trouvait dans la maison ayant abrité Lénine avait été partagé entre les membres de la commune. Une partie du mobilier avait été emportée pour meubler les appartements des responsables. Tapis, tentures, vaisselle, argenterie, tout avait été distribué, et plusieurs charretées de biens divers avaient même été expédiées vers les pays baltes.

Ainsi prit fin l'existence de la « commune » de Gorki. Heureusement, nous nous en sommes rendus compte à temps, et tout ne fut pas perdu.

On ne tenta plus jamais d'y établir une commune, et c'est un sovkhoze qui continue d'y fonctionner.

## II.

Au printemps 1919, nous avons dû une nouvelle fois persuader le camarade Lénine de retourner périodiquement se reposer à Gorki. Il a d'abord résisté, et ce n'est qu'avec difficulté que nous parvenions à l'y faire venir. Mais il finit par s'y attacher au point que, lorsqu'on lui proposait un autre lieu de villégiature, il n'acceptait qu'avec une réticence marquée.

L'été 1919 fut, comme on le sait, tout aussi intense et périlleux que celui de 1918. Les Socialistes-Révolutionnaires, les anarchistes et autres bandes contre-révolutionnaires n'avaient pas renoncé aux attentats ciblés contre les représentants du pouvoir soviétique. Une attaque sournoise contre le camarade Lénine pouvait survenir à tout instant. Le domaine de Gorki, avec son parc et ses bois, offrait un cadre idéal pour un tel forfait. Il suffisait qu'un seul individu se poste en embuscade derrière un buisson pour guetter le camarade Lénine, qui avait l'habitude de s'échapper seul, à l'insu de son escorte, pour se promener.

La présence de Lénine à Gorki n'était plus un secret pour personne. Tous les paysans de la région, à des dizaines de kilomètres à la ronde, en étaient informés. Dans les trains de la ligne Pavelets, on voyait souvent des paysans, des ouvriers ou des soldats de l'Armée rouge se montrer du doigt la direction de Gorki en disant : « C'est là-bas qu'habite le camarade Lénine. »

Je me souviens d'un voyage en wagon, au milieu d'une foule bigarrée de marchandes de lait, d'employés des chemins de fer et d'estivants. Un ouvrier, peut-être chauffeur ou mécanicien, racontait avec animation :

— Je viens juste de voir Lénine, c'est là qu'il vit – montrant Gorki du doigt. J'y suis allé en pensant que je ne le verrais pas, qu'on ne me laisserait pas approcher. Mais j'ai pu arriver sans encombre jusqu'à sa maison. Aucune garde en vue, juste un soldat de l'Armée Rouge au loin. Lénine est sorti, m'a salué, s'est assis avec moi, m'a écouté attentivement, puis s'est mis à me poser des questions sur tout.

— Vraiment ? Sérieusement ? Tu ne racontes pas des histoires ? s'enquéraient les auditeurs, incrédules.

— Mais pourquoi je raconterais des histoires ? Je vous parle comme je lui ai parlé.

Et l'ouvrier, s'emballant, décrivait par le menu sa conversation avec Lénine et l'impression qu'il en avait retirée. Ce récit dura pendant tout le trajet jusqu'à Moscou. De telles scènes étaient fréquentes dans les trains.

Bien sûr, cet ouvrier exagérait en prétendant qu'il n'y avait aucune protection. Une garde était bien en place, et il eût été irresponsable de sa part de laisser n'importe qui approcher le camarade Lénine. Mais il est vrai que certains parvenaient parfois à le joindre malgré la surveillance. Notre inquiétude pour la sécurité de Vladimir Ilitch – partagée tout particulièrement par Maria Ilinitchna – était donc

fondée. Nous avons même envisagé de lui trouver une autre résidence, ou mieux, plusieurs lieux de retraite, qu'il aurait utilisés en alternance pour brouiller les pistes.

Trouver des endroits convenables, surtout du point de vue de la sécurité, n'était pas chose aisée. Et surtout, Vladimir Ilitch se montrait réticent à ces changements ; lorsqu'il devait se rendre ailleurs, c'était toujours à contrecœur, lui qui préférait de loin Gorki.

Pourtant, il y eut des moments où il fallut absolument éviter Gorki, tout en lui assurant le repos dont il avait un besoin impératif.

Je me souviens d'une telle situation, le lendemain de l'attentat à la bombe contre le siège du Comité de Moscou, dans la ruelle Leontievski. La tension dans la capitale était extrême : les bandes contre-révolutionnaires étaient actives, la Tchéka découvrait sans cesse de nouveaux complots, et nul ne savait qui serait la prochaine cible. Dans ces conditions, envoyer le camarade Lénine à Gorki, un lieu connu de tous ces bandits, était pour le moins risqué.

Maria Ilinitchna me fit appeler et m'informa que Vladimir Ilitch comptait partir se reposer dans l'heure, mais qu'un séjour à Gorki était exclu.

Trouver en si peu de temps un endroit convenable, où il pourrait arriver, dormir paisiblement et se reposer, en pleine période d'agitation, n'était pas simple. Il fallait aussi compter avec l'état des routes de campagne, détrempées par les pluies récentes ; quitter la chaussée, et c'était l'enlèvement assuré.

Après réflexion, nous optâmes pour le domaine de Vassilievskoïé, dans le district de Zvenigorod, à soixante-dix kilomètres de Moscou, dont les six ou sept derniers à travers bois et brouillards. Le Comité exécutif provincial y montait tout juste une maison de repos.

Je les prévins : l'endroit était excellent et le logement superbe, mais l'organisation était encore incomplète et le chemin d'accès, un vrai risque d'embourbement. Nous partîmes malgré tout. La nuit était noire, une fine bruine tombait. La route goudronnée fut franchie sans trop d'embûches, mais dès que nous quittâmes la grand-route, ce fut une succession de cahots et de flaques boueuses. À un kilomètre à peine de la route, une des voitures s'enlisa jusqu'aux essieux.

Tout le monde descendit pour pousser, s'enfonçant jusqu'aux genoux dans la boue, sans résultat. L'agitation et l'énervement gagnaient. Vladimir Ilitch, lui, restait d'un calme imperturbable, ricanant de nous voir si nombreux incapables de sortir une seule automobile. Quelqu'un, excédé, lança :

— Tout à l'heure on roulait dessus, maintenant c'est elle qui nous roule !

Heureusement, nous étions en forêt. Sans plus attendre, nous nous mîmes à ramasser du bois mort – Vladimir Ilitch participa lui-même à la tâche –, en amassâmes un bon tas que nous entassâmes sous les roues, et la voiture finit par s'extirper péniblement. Nous repartîmes, cahotant de nouveau, sans aucune garantie de ne pas nous enliser à nouveau, peut-être plus gravement.

Par chance, il n'y eut pas d'autre incident et nous atteignîmes enfin notre but vers deux ou trois heures du matin. Le sovkhosze tout entier dormait profondément ; pas un chien n'aboya. Les futurs résidents de la maison de repos dormaient aussi, que le bruit des moteurs ne réveilla pas.

Nous tambourinâmes à la porte. Après de multiples coups, des visages endormis et méfiants apparurent. On ne nous ouvrit pas tout de suite. Nous pénétrâmes enfin. Une atmosphère humide et inconfortable nous saisit. Pas d'électricité. On nous donna de petites bougies. À leur lueur vacillante, nous découvrîmes une demeure somptueuse, magnifiquement équipée, avec de nombreuses pièces spacieuses et joliment décorées. La camarade Konouchkina nous prépara des galettes sur un réchaud à pétrole. On réussit à faire un samovar, on improvisa un souper frugal, on plaisanta sur le désordre

ambiant, on rit. Puis on alla se coucher. Les chambres ne manquaient pas, certaines avec des lits immenses – des vestiges de l'ancien luxe. Vladimir Ilitch plaisanta :

— À quoi peuvent bien servir des lits si larges, si ce n'est pour y danser ?

Car, en effet, il y avait une abondance de lits, mais pas de draps ni de couvertures, et le froid humide des pièces non chauffées donnait à notre séjour un air de bivouac. Je l'avoue, je me sentais coupable de n'avoir pas trouvé mieux. « *Voilà un beau lieu de repos que j'ai déniché* », pensais-je. Mais les plaisanteries, la bonne humeur générale et la gaieté du camarade Lénine amélioraient l'ambiance. On dénicha tant bien que mal du linge et des couvertures, et nous nous couchâmes.

Le matin nous dédommagea de nos tribulations. La nuit humide et aventureuse fit place à un lever de soleil radieux et à un peu plus d'organisation, dans un cadre naturel magnifique. La journée, nous visitâmes le sovkhoze et ses étables.

Si les installations n'étaient pas parfaites, le camarade Lénine fut séduit par le site. Assez en tout cas pour y rester deux jours volontiers, mais pas au point d'y retourner par la suite.

De son vivant, Gorki devint un véritable centre culturel pour la campagne environnante. Il y avait un club pour les ouvriers du sovkhoze, qui accueillait aussi les paysans locaux, et une grande bibliothèque desservant tous les villages alentour.

L'électrification du village de Gorki, ordonnée par Lénine je crois en 1920, fit sensation dans les environs. Comme souvent, elle donna lieu à des anecdotes : un paysan refusa catégoriquement l'installation du câblage chez lui, par méfiance ou peut-être pour des raisons religieuses. Mais dès qu'il vit les ampoules s'allumer chez ses voisins, il supplia qu'on l'électrifie à son tour. Bientôt, toutes les communes environnantes envoyèrent des délégations pour réclamer l'électricité.

Même durant la maladie de Lénine, les travaux se poursuivirent, et une petite centrale sur la Pakhra fut achevée, fournissant désormais du courant à plusieurs villages.

Je crois exprimer le vœu général des paysans locaux : que Gorki, même après la disparition de leur bien-aimé Lénine, reste ce foyer où ils puissent venir puiser aux sources de son enseignement, apprendre à vivre, à lutter et à vaincre. Gorki doit abriter un musée de Vladimir Ilitch. Gorki doit devenir une exploitation agricole modèle. Le sovkhoze de Gorki doit être la vitrine exemplaire de l'union entre la ville et la campagne.

### III.

La protection du camarade Lénine à Gorki constituait notre tâche la plus ardue. Nous avons évoqué le contexte des années 1918 et 1919, la traque des dirigeants ouvriers par les bandes contre-révolutionnaires. L'été 1919, en particulier, vit proliférer les « bandes vertes » dans la région de Moscou. Le district de Podolsk, où se situait Gorki, n'était pas épargné. Des soulèvements éclatèrent à Volokolamsk, Kline, Bronnitsy, et aussi dans le district de Podolsk lui-même, à une vingtaine de kilomètres de Gorki. Moscou se trouvait en état de semi-siège ; on en vint même à engager de l'artillerie. Malgré des mesures énergiques et efficaces, l'éradication de ces bandes s'avéra difficile.

Ces bandes insurgées étant souvent menées par d'anciens officiers blancs, des fils de nobles ou de propriétaires locaux, on pouvait redouter le pire de leur part. Gorki, résidence connue de Lénine, pouvait très bien être prise pour cible, ce qui doublait nos craintes.

Protéger Vladimir Ilitch était un défi, pour une raison simple : il n'aimait pas être protégé, c'est le moins qu'on puisse dire.

Le camarade Lénine semait ses gardes du corps : il disparaissait dans les fourrés, dans la forêt, un point c'est tout. Où était-il passé ? Mystère. Il fallait organiser des recherches discrètes. Souvent, plusieurs « vacanciers » du sanatorium partaient dans différentes directions, et l'un d'eux, par hasard, tombait sur le camarade Lénine dans les bois. Il le saluait, engageait la conversation, et ils marchaient ensemble – Lénine ne soupçonnant évidemment pas la raison de cette rencontre fortuite. Mais il n'était pas toujours facile de le localiser ; parfois, il s'aventurait très loin, dans une direction imprévisible.

Souvent, il partait se promener au loin dans les bois ou les champs avec Nadejda Konstantinovna et Maria Ilinitchna. À ces moments, les camarades chargés de la protection partaient également en promenade dans la même direction, maintenant une distance respectueuse, « cueillant » des fleurs ou des champignons.

Je me souviens d'une fois où le camarade Lénine et Nadejda Konstantinovna s'étaient éloignés seuls sur un grand pré découvert. Dans de tels cas, sachant son aversion pour la surveillance, les gardes se tenaient très à distance. Le camarade Polidorov et moi sommes donc partis nous aussi sur ce pré, nous mettant à cueillir des fleurs. La promenade de Lénine se prolongeant, nous nous sommes retrouvés avec un tel bouquet que nous ne savions qu'en faire. Mais nous ne pouvions pas partir, tout en craignant de trahir le but de notre « cueillette ». Alors, comme des gamins, le camarade Polidorov et moi nous sommes mis à batifoler, utilisant et gaspillant rapidement toutes nos fleurs. Si absorbés fûmes-nous par ce « jeu » que nous ne vîmes pas arriver le camarade Lénine et Nadejda Konstantinovna. Lénine se moqua de nous :

— Voyez un peu ces administrateurs ! Vous dirigez un gouvernement, et vous vous chamaillez comme des garnements de cinq ans ! Si les paysans vous voyaient, ils vous chasseraient !

Une fois qu'ils furent passés, le camarade Polidorov remarqua :

— Tu as vu la lueur malicieuse dans ses yeux ? Il aurait bien aimé en faire autant, j'en suis sûr, mais il s'est retenu.

— Sans doute, répondis-je, parce que l'enjeu de son travail est un peu plus important que celui d'un gouvernement.

Les baignades étaient aussi un casse-tête pour la protection. Nous étions tous, sauf Polidorov, des nageurs médiocres, capables tout juste de traverser la rivière. Le camarade Lénine, lui, nageait rarement d'une rive à l'autre, mais fendait l'eau comme un poisson, remontant ou descendant le cours sur de longues distances.

Il lui arrivait de nager sur plusieurs centaines de mètres, de sortir de l'eau et de s'asseoir sur la berge. Personne ne pouvait le suivre à la nage, et marcher le long de la rive... nous savions qu'il désapprouvait cette pratique. Dans ces moments, il fallait se débrouiller comme on pouvait.

Il nous arrivait aussi, en plus de la garde habituelle, d'organiser des tours de garde nocturne parmi les « vacanciers ». Je me souviens d'une nuit en particulier.

Au printemps 1920, durant l'offensive polonaise, des explosions retentirent soudain du côté de Moscou. À la nuit tombée, une immense lueur d'incendie embrasa le ciel au-dessus de la capitale. Nous avons essayé fébrilement de téléphoner à Moscou, mais en vain : un silence total régnait au bout du fil. C'était un jour férié, peut-être que tout le monde se reposait. Nous avons envoyé un messenger sur place pour s'informer, puis la Tchéka nous informa que des dépôts de munitions explosaient à Khodynka. Les déflagrations étaient si violentes que des éclats d'obus retombaient en périphérie de Moscou et que des vitres volaient en éclats dans la ville. Moscou était en état d'alerte.

Plus tard dans la soirée, on nous signala que deux automobiles blindées non identifiées venaient de quitter Moscou par l'avant-poste de Serpoukhov. Immédiatement, les pires scénarios nous traversèrent l'esprit. Et si des bandes polonaises ou des gardes blancs russes, après avoir provoqué ces explosions, profitaient du chaos pour tenter un raid sur Gorki ?

J'alertai immédiatement Podolsk par téléphone pour qu'ils fassent le nécessaire pour identifier et intercepter ces véhicules. De notre côté, nous nous préparâmes au pire. Nous organisâmes des tours de garde pour toute la nuit, chargés de donner l'alerte au moindre bruit de moteur en direction de Gorki. Cette nuit-là, personne ou presque ne dormit, tous aux aguets, observant la lueur sinistre à l'horizon et écoutant le grondement lointain des explosions.

#### IV.

Il avait fallu prendre des mesures pour protéger le camarade Lénine, non seulement contre d'éventuels attentats terroristes, mais aussi pour préserver simplement son repos, sa tranquillité. Chacun sait qu'en pleine révolution, non seulement les responsables des organes suprêmes, mais aussi les travailleurs de rang moyen, les exécutants des échelons inférieurs, étaient littéralement débordés, accablés de travail. Quant au camarade Lénine, la démonstration n'est même pas nécessaire : sa surcharge de travail, à laquelle il s'astreignait lui-même, est connue de tous. On faisait tout retomber sur ses épaules, depuis les questions de la révolution mondiale jusqu'aux plus infimes réquisitions dans les villages, en passant par l'organisation des trains pour les « porteurs de sacs », les rations des travailleurs « responsables » ou « irremplaçables » et de leurs épouses. C'est ainsi que, même à Gorki, on n'oubliait pas d'assaillir le camarade Lénine de ce genre de sollicitations. Voilà pourquoi les employés du comité exécutif provincial qui, à l'époque, devaient se rendre à Gorki, s'étaient imposé pour règle non seulement d'éviter toute conversation inutile avec le camarade Lénine, mais encore de ne pas le croiser sans nécessité réelle.

Pourquoi adoptions-nous cette tactique ? C'est on ne peut plus simple. Dès qu'on se montrait au camarade Lénine, il se mettait immédiatement à questionner : comment va l'industrie dans la province ? Quelle est la situation dans les campagnes ? Quelle quantité de pain reçoivent les ouvriers ? (or, il arrivait alors que les ouvriers de la province de Moscou ne touchent pas une miette de pain pendant un mois, parfois deux.) Quel est l'état d'esprit des ouvriers et des paysans ? Comment se passent les mobilisations pour le front, pour les détachements, etc. Et puis, à la suite de ses questions, on se surprenait insensiblement à engager le dialogue, à lui poser à son tour tout un ensemble de contre-questions. Et c'était ainsi avec le premier, le deuxième, le troisième... Alors, dans de telles conditions, quel repos pouvait-il espérer, quand on sait en outre que le camarade Lénine consacrait très peu de temps à son propre repos ? Dès lors, nos préoccupations pour sa tranquillité se comprennent parfaitement.

Toutes ces dispositions ne pouvaient évidemment empêcher que, même à Gorki, le camarade Lénine se mêle des questions les plus futiles de la direction du pays – et même non seulement du pays, mais, d'une manière générale, de toutes ces petites choses dont on ne le laissait jamais tranquille.

Je vais citer quelques faits anecdotiques qui montreront comment le camarade Lénine, parallèlement aux grands problèmes mondiaux, parvenait à trouver le temps de résoudre des questions tout à fait insignifiantes.

Un jour, j'avais fait arrêter pour sabotage caractérisé un mécanicien nommé Korovine, qui travaillait à Gorki. Ce mécanicien avait un fils qui était soldat de l'Armée rouge. Par quelque moyen, celui-ci se faufila jusqu'au camarade Lénine. Le camarade Lénine chercha à me convaincre qu'on avait déjà donné une leçon à Korovine, qu'il fallait le libérer et le réintégrer dans son travail – selon lui, il oublierait sûrement son sabotage. Moi, je le maintins en détention plus longtemps que ne le proposait le camarade Lénine, puis je le relâchai, et il fut réintégré dans ses anciennes fonctions. La prédiction du camarade Lénine se réalisa : Korovine se remit au travail avec énergie et conscience professionnelle.

Sur l'ancien domaine de Reinbot se trouvait une datcha ayant appartenu à un Français. Celui-ci mourut. À son domicile vivait une veuve qui possédait des papiers manifestement frauduleux attestant que cette datcha lui appartenait (et même si c'était vraiment sa datcha, elle n'en restait pas moins sujette à l'expulsion, ne serait-ce qu'au regard de la sécurité de Gorki). Mais il n'y avait rien à faire : cette femme, tenace, bombardait inlassablement le camarade Lénine de requêtes, tant à Gorki qu'au Kremlin même, où elle parvenait à pénétrer. En fin de compte, le camarade Lénine insista pour qu'on ne l'expulse pas.

Les ouvriers de la ferme d'État venaient aussi se plaindre auprès du camarade Lénine : nourriture insuffisante, distribution des vivres aléatoire, salaires versés en retard, etc., etc.

Les paysans affluaient à Gorki de tous les environs. Le camarade Belenky s'efforçait parfois de les raisonner : « Pourquoi vouloir absolument parler au camarade Lénine ? Voilà le président du comité exécutif provincial, allez le voir. De toute façon, le camarade Lénine ne pourra pas résoudre lui-même votre problème, il vous renverra à lui. » Le paysan regardait Belenky d'un air méfiant et disait : « C'est peut-être vrai. Mais seulement si Lénine lui-même le dit... » – alors, estimait le paysan, ce serait chose faite. Bien souvent, les paysans obtenaient gain de cause en attendant le camarade Lénine sur quelque chemin pour lui exposer leurs difficultés.

Les paysans venaient bien sûr avec toutes sortes de doléances : mobilisation abusive, selon eux, des chevaux ou du matériel, demande de libération d'un fils déserteur, demande de maintien aux champs d'un fils déjà mobilisé, litiges fonciers, héritages de famille, etc., etc. Le camarade Lénine les écoutait, puis me chargeait de régler ces affaires, ou parfois me suggérait d'aller sur place mener une enquête. Naturellement, il était impossible de se rendre partout en personne, et je devais à mon tour envoyer quelqu'un. Mais le camarade Lénine ne se contentait pas de donner une mission : il vérifiait toujours ce qu'il avait confié – l'avais-tu fait, quand et comment. Un jour, il me mit le dos au mur. Je lui avais promis d'aller personnellement dans un village pour y résoudre une certaine question foncière. Je n'avais pas pu m'y rendre et j'y avais envoyé un instructeur, lequel avait très bien réglé le problème et m'avait ensuite rapporté tous les détails. Quand le camarade Lénine me rencontra, au lieu de me demander si j'étais allé dans tel ou tel village, il m'interrogea directement : comment avais-je résolu telle ou telle question ? Je lui exposai l'affaire dans tous ses détails. Le camarade Lénine me regarda d'un air malicieux et me demanda : comment vit ce paysan, sa famille est-elle nombreuse, sa maison est-elle grande, etc., etc. Je dus avouer que je n'y étais pas allé moi-même. Alors il éclata de rire et dit :

— Vous voilà pris ! Il fallait le dire tout de suite, que vous n'iriez pas.

## V.

On a beaucoup écrit sur l'attention émouvante, la sollicitude délicate du camarade Lénine à l'égard de ses compagnons, et je ne veux pas le démontrer, tant la chose est connue ; je souhaite seulement illustrer cette attitude par quelques exemples.

J'ai pu observer comment, à toute occasion, opportune ou non, quels que soient les lieux et les personnes, le camarade Lénine trouvait le temps de se soucier de ses camarades – et non pas seulement de ceux qu'il connaissait intimement, mais de tous.

Des préoccupations sans fin : qui vit comment, qui mange comment, qui a des problèmes de santé, etc. Quand il partait pour Moscou, il ne manquait jamais de demander à chacun : « Avez-vous besoin que je vous apporte quelque chose, des livres, des journaux, quelque chose de la pharmacie ? Faut-il que quelqu'un monte avec moi à Moscou ? » Etc., etc.

Un jour, le camarade Lénine venait de sortir de chez moi quand la camarade Fediaeva, toute bouleversée, s'engouffra en s'écriant :

— Quelle horreur ce que j'ai fait !

— Mais qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ?

— J'étais allongée sur la terrasse, les yeux fermés, quand Ilitch passe, il demande où est Sapronev. Moi, décontenancée par la surprise, j'ai voulu me soulever mais je n'ai pas pu : aujourd'hui surtout, je ne me sens pas bien. Le camarade Lénine s'est approché de moi, il s'est mis à me demander avec tant d'attention : qu'est-ce que j'ai, qu'est-ce qui me fait mal, vous n'avez pas bonne mine, avez-vous besoin d'une aide médicale, faut-il quelque chose de la pharmacie ? Or, le médecin m'a dit aujourd'hui même d'envoyer chercher des médicaments d'urgence à Moscou. Moi, décontenancée par tant d'attention, j'ai pris l'ordonnance et je la lui ai donnée. Maintenant je me maudis : comment ai-je pu faire ça ? Le camarade Lénine se rend à une importante séance du Conseil des Commissaires du peuple, et voilà que je le charge de courir après des fioles !

Elle me raconta longuement avec quelle attention et quelle sollicitude le camarade Lénine s'était enquis de sa santé.

— Les camarades proches sont moins attentifs que lui, ajouta-t-elle.

Lors de l'offensive polonaise, le camarade Minkov, sortant de la salle à manger, croisa le camarade Lénine. Celui-ci lui demanda :

— Avez-vous lu comme nous rossons les Polonais ?

— Non, je n'ai pas lu.

— Alors attendez, je vais vous chercher les journaux tout de suite.

Et, malgré les protestations de Minkov, il se mit à courir et quelques secondes plus tard rapporta les journaux en disant :

— Tenez, lisez comme on leur flanque une raclée.

Parfois, le camarade Lénine passait du temps à parler avec Sacha (une employée du sanatorium). Elle se plaignait à lui de ce que son Ivan (son mari) était parti avec un détachement de réquisition ou avait été envoyé en mission par le syndicat, et qu'il n'était toujours pas revenu. Elle pensait qu'il l'avait sans doute oubliée, qu'il avait dû en trouver une autre.

— Ne sauriez-vous pas, camarade Lénine, comment le retrouver ? Je n'espère même plus qu'il revienne vers moi, mais j'aimerais au moins savoir où il est et comment il vit.

Le camarade Lénine la rassurait, lui disait d'attendre, qu'il finirait bien par se retrouver, par rentrer, etc., etc.

Comme il savait merveilleusement approcher les gens et les apaiser. Sacha l'interrogeait aussi sur l'éducation de son fils, sur la manière de remédier à ses difficultés matérielles. D'ordinaire, après ces conversations, Sacha s'en allait joyeuse et disait :

— J'ai parlé avec le camarade Lénine. Mes peines se sont allégées et mon cœur est plus léger !

Et elle ajoutait :

— Le camarade Lénine est quelqu'un de bien !

C'était là le même écho que donnaient tous les ouvriers, paysans et employés qui lui parlaient de leurs problèmes. Et ce comportement ne venait chez lui ni d'une mollesse de caractère, ni d'une quelconque démagogie : c'était ainsi fait, c'était sa nature. Quand il fallait au contraire « donner une leçon » à quelqu'un parmi les employés, il le faisait, et dans ses décisions, il était inflexible. Un jour, le camarade Vever abattit un pin dans le parc pour en faire du bois, pensant que cet arbre était sec. Le camarade Lénine s'en aperçut, exigea qu'on dresse un procès-verbal pour déterminer si ce pin était vraiment bon à abattre, ou s'il avait été coupé par négligence. « L'expertise » établit que le pin n'était pas sec, mais qu'il avait été abattu par manque d'attention du camarade Vever. Alors, en quelques minutes, le camarade Lénine écrivit : « *Condamner le camarade Vever à un mois d'arrêt, dont trois semaines avec sursis et une semaine ferme. En cas de récidive, le camarade Vever devra purger les trois semaines de sursis et être renvoyé de son poste. Toutefois, compte tenu de la moisson en cours à la ferme d'État, l'exécution de la peine du camarade Vever aura lieu au moment le moins contraire à la moisson, selon l'appréciation du comité exécutif de l'ouïezd [district] de Podolsk.* » (J'écris de mémoire, les termes ne sont pas rigoureusement exacts, mais le contenu de l'acte rédigé par le camarade Lénine est fidèlement restitué ; l'original se trouve sans doute chez le camarade Belenky.)

Le camarade Vever accourut chez moi plus mort que vif, me suppliant d'intercéder pour obtenir l'annulation de cette sentence. Il disait :

— Il serait plus facile de faire un an ou deux de prison que de purger une semaine sur l'ordre du camarade Lénine. Je suis prêt à tout, pourvu que Lénine ne me punisse pas personnellement.

J'avais beau expliquer au camarade Lénine que Vever était, dans ce cas précis, innocent, et qu'il lui était en général très dévoué, il resta inflexible, et Vever purgea sa peine.

Après le IXe Congrès du PCR, je fus relevé de mes fonctions en Ukraine et je bénéficiai d'un congé que je passai à Gorki. Je dois avouer au lecteur qu'après ce congrès, un lourd malaise psychologique me resta, et je n'arrivai pas à m'en défaire pendant plusieurs semaines. Ce malaise ne venait pas, bien entendu, de ce que le groupe qui défendait le principe de collégialité et présentait d'autres propositions fût resté minoritaire au congrès<sup>2</sup> ; il venait de ce que, à moi et à d'autres camarades, il avait semblé que nos propositions avaient été rejetées par des méthodes inadmissibles à l'intérieur du parti, des méthodes prenant l'allure d'une persécution personnelle (il n'est pas question d'examiner ici le fond de l'affaire, de dire ce qui était juste ou faux, ni de raconter quelles propositions, sous une forme ou une autre, furent acceptées ou rejetées – ce n'est pas ce qui nous intéresse ici). Et ces procédés, me semblait-il alors, étaient encouragés par le camarade Lénine et par Trotsky. Voilà ce que je ne parvenais absolument pas à comprendre, à admettre, et cela me permit, à mon tour, de m'élever vivement contre le camarade Lénine.

C'est donc précisément le IXe Congrès du PCR qui laissa en moi un certain arrière-goût amer. Je réfléchissais à cela, je méditais, et apparemment, cela n'avait pas échappé au regard pénétrant du camarade Lénine. Il se montra d'une attention touchante à mon égard : il venait souvent, regardait quels livres je lisais, m'incitait vivement à lire plus et à lire ceci ou cela, mais jamais il ne parla du IXe Congrès. Un jour que je me promenais dans le parc, absorbé dans mes pensées – les événements d'Ukraine, le IXe Congrès défilaient dans ma tête comme une pellicule de cinéma –, je m'étais tellement enfoncé dans mes réflexions que je n'entendis pas le camarade Lénine s'approcher. Il me prit par la main, et d'une voix douce, sur le ton de la plaisanterie, me dit :

— Tout passera, ne vous attristez pas.

— À quoi faites-vous allusion ? lui demandai-je.

---

<sup>2</sup>Le IXe Congrès s'est tenu du 29 mars au 5 avril 1920 à Moscou. Sapronov y dirigeait la tendance oppositionnelle du « centralisme démocratique » (Groupe déciste).

— À la même chose que vous ruminez si fort, répondit-il.

Et aussitôt il changea de sujet :

— Que pensez-vous d'utiliser [*le général*] Broussilov ? Allons-nous arrêter les Polonais ? Ils nous poussent beaucoup.

Je fis part de mon sentiment : même sans Broussilov, nous battrions les Polonais, et toute cette histoire sentait un peu trop le nationalisme. Il se mit alors à me démontrer que, contre la bourgeoisie polonaise, dans l'intérêt de la classe ouvrière polonaise et de la révolution mondiale, pourquoi ne pas utiliser aussi des éléments nationalistes.

— Ce n'est pas nous qui sommes à leur service, mais eux au nôtre, et cela ne contredit en rien le communisme.

Un jour, un camarade arrive et dit :

— Le camarade Lénine invite tout le monde à se baigner, allons-y.

Tout le monde, bien sûr, se lève et court à la baignade. Moi, absorbé par un livre, je restai lire dans le hamac. Peu de temps après, une demi-heure tout au plus, j'entends soudain la voix du camarade Lénine :

— Qu'est-ce que cela signifie ? Tout le monde se baigne, et vous, qu'est-ce que vous faites ? C'est mal, c'est mal de rompre la compagnie.

Je commençai à me justifier : si j'avais rompu la compagnie, ce n'était pas par mauvais esprit, mais parce que j'étais plongé dans ma lecture.

— Or, je pense plutôt que vous n'êtes pas dans votre assiette, ou que vous êtes malade.

Puis Vladimir Ilitch en vint à parler de mon travail à venir, me demanda ce que j'envisageais de faire, etc., et fit lui-même plusieurs suggestions. Celles qui ne lui plaisaient pas – suggérées peut-être surtout pour la forme –, il les critiquait lui-même. Finalement, il se mit à me recommander avec insistance d'aller à Petrograd. L'idée lui avait visiblement beaucoup plu, car il trouva un million d'arguments en faveur de ce voyage, et pas un seul contre. Il soulignait que là-bas, le travail avait une large ampleur, que c'était le centre prolétarien, que l'atmosphère y était différente de celle de l'Ukraine, etc., etc.

Dans toutes ces conversations, on sentait qu'il ne voulait pas m'envoyer à quelque poste que ce soit par simple discipline de parti, mais qu'il tenait absolument à me convaincre.

## VI.

Cet article n'a pas la prétention, même infime, de caractériser le camarade Lénine comme chef de la plus grande des révolutions. Pour les contemporains, une telle tâche est visiblement hors de portée, ou ne l'est que pour un très petit nombre. Quant à moi, je la considère comme tout à fait au-dessus de mes forces. Mon but est plus modeste : éclairer la vie du camarade Lénine à Gorki, et encore non dans tous ses aspects – ne serait-ce que parce que tous ces aspects n'étaient pas accessibles à mon observation. Je ne touche ici que les côtés de la vie de Vladimir Ilitch que j'ai eu l'occasion de voir, la plupart du temps hors de la maison, au cours des promenades, etc. Or, même à Gorki, le camarade Lénine passait la majeure partie de son temps à travailler, et cet aspect de sa vie, seules Nadejda Konstantinovna et Maria Ilinitchna peuvent le raconter en détail.

Nous, les habitants de Gorki, avons une fausse image du camarade Lénine : nous nous l'imaginions résolvant les affaires de la politique mondiale sans grandes hésitations ni émotions. Un jour, je dus me rendre à l'évidence que c'était inexact. C'était à l'époque des événements de Pologne. Durant une nuit d'insomnie, alors que je me promenais dans le parc, je vis le camarade Lénine, longtemps, très longtemps dans l'obscurité, tantôt arpentant rapidement la grande terrasse ouverte, tantôt s'arrêtant pour un laps de temps plus ou moins long, plongeant son regard dans la nuit, absorbé dans une profonde réflexion.

— Voilà déjà deux heures qu'il marche ainsi, me glissa un camarade du service de sécurité. Tout le monde dort depuis longtemps, mais lui, il marche.

Le lendemain, vif et confiant, comme si de rien n'était, il parlait de la façon dont nous allions rosser les Polonais et aider leurs prolétaires à renverser la bourgeoisie.

J'ai rencontré le camarade Lénine plus souvent, en somme, à l'extérieur de Gorki, dans le travail, qu'à Gorki même. Il m'est souvent arrivé d'exécuter sans discussion ses directives, souvent aussi de discuter, et plus souvent encore de lui demander conseil ou avis sur telle ou telle question. Ce n'est ni le lieu ni le moment de parler de cela ici ; peut-être une autre fois. Je voudrais toutefois en éclairer quelques aspects, même brièvement.

Ainsi, lorsque vous discutez d'une question avec le camarade Lénine, il extrait de vous tous les détails, les moindres nuances. Mais quand vous lui demandez son avis, il ne donne pas directement son opinion : il émet plusieurs propositions, les critique sur-le-champ, les rejette, et quand vous le poussez à fond : « Mais enfin, Vladimir Ilitch, quelle est votre pensée personnelle sur cette question ? », il vous répond : « Attendez la décision du Comité central », ou encore : « Personnellement, je ne peux rien dire avant la décision du Comité central. » Dans une réunion ou une conférence, il écoute attentivement toutes les parties ; si un point lui échappe, il fait tout préciser dans le détail, et ce n'est qu'alors qu'il donne son avis. Beaucoup de responsables ont un petit défaut caractéristique : ils siègent à une réunion, parfois ils la président, ils comprennent mal bien des choses, mais ils estiment honteux, gênant, d'interroger un spécialiste ou un camarade qu'ils jugent inférieur. Ils font semblant de tout saisir, ils embrouillent, ils expédient la question, et affichent la morgue d'un prétendu sachant tout. Le camarade Lénine, lui, ne vote jamais une question avant de l'avoir éclaircie dans ses moindres détails. Ce qui le caractérise aussi, c'est qu'il ne défend jamais aujourd'hui ce qu'il défendait hier, s'il est convaincu du contraire.

J'ai eu de très nombreuses confrontations avec le camarade Lénine au sujet du « glavkisme »<sup>3</sup>. En raison des conditions particulières dans lesquelles se trouvait le comité exécutif du gouvernement de Moscou – placé à proximité immédiate des directions centrales –, ce fut lui qui engagea la lutte contre les aspects négatifs du glavkisme et contre le centralisme vertical, pour que tous les services locaux des directions centrales soient subordonnés aux comités exécutifs. Nous avons beaucoup discuté de cette question avec les directions centrales, au Conseil des Commissaires du peuple, et notamment avec le camarade Lénine. Tout en critiquant nos propositions – et parfois très durement –, jamais le camarade Lénine ne les balaya d'un revers de main. Bien au contraire, il prêtait une grande attention à nos critiques, et souvent, au Conseil des Commissaires du peuple, il soutenait tel ou tel de nos amendements.

Je me souviens de la conférence du parti de décembre 1919. Le camarade Lénine, avec les camarades [Kamenev](#), [Zinoviev](#), [Vladimirski](#) et d'autres, s'y était prononcé contre les thèses du comité exécutif du gouvernement de Moscou sur la construction soviétique. Pourtant, lorsque ces thèses furent adoptées par la conférence, la position du camarade Lénine changea visiblement. Plus tard, à la section de la construction soviétique du VIIe Congrès des Soviets, qui réunissait environ quinze cents personnes, le camarade Lénine, s'étant rendu compte que nos thèses étaient soutenues par l'ensemble

---

<sup>3</sup>Système d'administration hyper-centralisé de l'industrie soviétique, abandonné en décembre 1921 à la faveur du tournant de la NEP.

des localités contre le centre, prit la parole pour défendre, sous une forme prudente, la gestion des fermes d'État par le Commissariat du peuple à l'agriculture contre certaines attaques. Il ne s'opposa pas à nos thèses, et celles-ci furent adoptées. Une commission fut désignée pour la rédaction définitive des thèses. Après de vifs débats sur certains points – principalement la gestion de l'industrie –, les voix se partagèrent. La question fut renvoyée pour décision finale au Comité central. Alors le Comité central, emmené par le camarade Lénine, se réunit au Bolchoï. Le point de vue du comité exécutif provincial de Moscou, partagé par la majorité du congrès, y fut défendu par moi-même et [Mechtcheriakov](#). Ce qu'il y eut de plus caractéristique dans cette séance, c'est que Lénine ne procéda pas à un vote formel sur les formulations : il chercha à tout prix un accord avec nous. Un même article fut reformulé plusieurs fois ; Lénine cherchait une rédaction qui pût nous satisfaire tout en maintenant la direction de la grande industrie entre les mains du Conseil supérieur de l'Économie nationale. Cette souplesse tenait, bien sûr, non à la faiblesse de cœur du camarade Lénine, mais au rapport des forces au Congrès. Le camarade Lénine aurait pu faire prévaloir la décision du Comité central et l'imposer à la fraction comme une directive. Mais il devinait l'état d'esprit de la section – très orageux – et ne se résolut pas à une telle extrémité.

Après nous avoir ralliés à une formule de compromis, le camarade Lénine n'était apparemment pas certain qu'elle passerait sans heurts en section. Il me poussa à en prendre la présidence. Ce fut seulement alors, alors qu'il me devenait bien difficile de mener cette réunion tumultueuse, que je compris la manœuvre. Lui, il était assis à côté, en train de ricaner.

On citerait volontiers une multitude d'autres faits illustrant les méthodes de travail du camarade Lénine, mais, je le répète, nous ne parlerons ici que de ce qui se rapporte à Gorki.

## VII.

Nadejda Konstantinovna a eu tout à fait raison, et en son temps, de gronder, [dans un article](#) de journal, ceux qui dépeignent le camarade Lénine comme une sorte d'ascète. Pour ma part, à voir Lénine comme j'ai eu l'occasion de le voir, je me suis toujours étonné : comment, avec une charge de travail si écrasante, trouvait-il encore le temps de goûter à toutes les joies de la vie ? Je ne veux pas dire par là que le camarade Lénine aimait le luxe ou quoi que ce soit de ce genre – bien au contraire, sur le plan matériel, il vivait d'une façon très modeste. Je ne vais pas décrire cet aspect de la vie de Vladimir Ilitch : je croirai avoir tout exprimé en disant qu'il vivait dans une telle modestie que n'importe quel travailleur aurait pu prendre exemple sur lui pour apprendre comment vivre à une époque où la classe ouvrière a faim et où le pays est exsangue. Mais cela n'est pas de l'ascétisme. Le camarade Lénine aimait beaucoup les fleurs, les arbres, les oiseaux ; il aimait la nature en général. Vladimir Ilitch était passionné de chasse. Je ne saurais dire s'il était bon chasseur : je n'ai jamais eu l'occasion de chasser avec lui ; mais à en juger par le gibier que nos chasseurs rapportaient quelquefois, il était plutôt médiocre. Il est vrai que cela pouvait tenir non seulement au chasseur, mais aussi à la rareté du gibier dans la nature – ses talents de chasseur n'en étaient pas moins vifs.

À l'occasion, Vladimir Ilitch se prenait de passion pour des jeux, par exemple les gorodki<sup>4</sup>. Chez nous, à Gorki, les gorodki étaient à la mode ; beaucoup s'y adonnaient jusqu'à en perdre conscience. Le long de l'allée, près de la maison de repos destinée aux responsables provinciaux, nous avons installé un terrain de jeu, et les fleurs que l'ancien propriétaire avait plantées le long de l'allée furent barbaquement piétinées et abîmées par les bâtons. Un jour férié, il y avait encore plus de monde que d'habitude en vacances ; on organisa une partie de gorodki. L'ardeur devint telle que personne ne prêtait plus attention aux fleurs, et leurs pitoyables restes furent impitoyablement anéantis par les bâtons qu'on lançait. Au-dessus des têtes, la poussière soulevée montait en colonne, et l'air retentissait de disputes, de cris et de vacarme. Soudain, le portail s'ouvrit et Vladimir Ilitch, Nadejda Konstantinovna et Maria Ilitchna s'avancèrent vers nous. Sachant avec quel amour Vladimir Ilitch

---

4 Jeu traditionnel russe consistant à lancer un bâton en bois depuis une certaine distance pour faire sortir des pièces en bois (les « gorodki ») d'un carré dessiné au sol.

aimait les fleurs, nous eûmes une peur bleue, nous attendant à ce que les « barbares » qui massacraient les fleurs en prennent sérieusement pour leur grade. Nous préparions déjà des réponses en plaisantant : les uns disaient que les fleurs n'étaient rien à côté des gorodki, d'autres qu'ils ne voulaient pas de ce luxe bourgeois, que nous planterions les nôtres, et ainsi de suite. Mais la défense ne fut pas nécessaire : le camarade Lénine était si bien pris par le vacarme général qu'il ne remarqua manifestement pas les fleurs saccagées. Sans plus attendre, il saisit un bâton et, aussi passionnément que tous les autres, se mit à jouer.

Mais dès que Vladimir Ilitch eut commencé à jouer, l'ardeur générale retomba en quelque sorte, le vacarme s'apaisa un peu. On eût dit que tout le monde était à la fois un peu confus, ou peut-être flatté de voir Vladimir Ilitch participer au jeu. Je dois avouer que, pour ma part, je ressentis au début cette gêne : on ne sait pas trop s'il est convenable de le battre. Mais le camarade Lénine s'échauffa aussitôt et se mit à jouer avec tant de verve qu'il les battit tous à plate couture, comme on dit. Et aussitôt, en riant, il se moqua de tout le monde :

— Sacrés joueurs que vous faites ! Je viens juste de commencer à jouer et je vous bats tous.

Vladimir Ilitch était relativement indulgent avec les intellectuels ; mais les ouvriers en prirent pour leur grade :

— Sacrés prolétaires que vous faites ! Sacrés joueurs ! Voilà comment il faut frapper ! et là-dessus, un coup bien ajusté.

Vladimir Ilitch reprochait au camarade [Boukharine](#) de n'avoir pas encore surmonté son enfantillage gauchiste, car son bâton volait toujours à gauche du jeu de gorodki. Quant à moi, il me reprochait qu'à peine m'étais-je éloigné de la production j'avais aussitôt perdu la dextérité d'un ouvrier du bâtiment :

— C'est pourquoi, disait-il, je vous rétrograde à la qualification de deuxième main.

Et sur-le-champ, le camarade Lénine répartit tous les joueurs entre la première, la deuxième et la troisième main – terme employé dans le bâtiment. Le seul joueur de première main, semble-t-il, fut le camarade Lénine ; tous les autres étaient de deuxième ou troisième main.

Les plaisanteries et les traits d'esprit du camarade Lénine passionnaient tellement tout le monde que, peu après, le bruit et le tumulte reprirent de plus belle, et qu'il ne resta plus trace de la gêne initiale. Nous vouvoyions tous le camarade Lénine, mais au fil du jeu, insensiblement, nous passâmes au tutoiement ; nous nous moquions de lui, nous riions, nous criions quand il s'apprêtait à lancer, nous le gênions. Ses plaisanteries et ses railleries nous incitaient à la compétition, et le sentiment initial – « ce ne serait pas correct de le battre » – s'évapora. Nous voilà, nous les prolétaires, décidés à ne pas perdre notre dignité. Peu après, j'abattis une figure d'un seul coup et, d'une manière générale, je commençai à lancer plus régulièrement. Il m'intégra consciencieusement dans la catégorie des joueurs de première main, et, selon les cas, il fit passer certains de la deuxième à la troisième, et d'autres l'inverse.

À partir de ce moment, le camarade Lénine devint un joueur presque régulier, toujours avec la même ardeur que la première fois. Mais la blessure due au coup de feu perfide, puis une certaine déficience, aux reins je crois, se firent sentir, et Vladimir Ilitch commença à jouer moins bien ; consciencieusement, il se rétrograda lui-même en joueur de deuxième main. Peu après, les médecins lui interdirent de jouer.

Un jour, vers le soir, je pris une bicyclette et me mis à pédaler dans le parc. Le camarade Lénine, après m'avoir regardé un moment depuis la terrasse, sortit et me dit :

— Allons, donnez-moi cela, que j’essaie. Aux gorodki, vous me battez ; à bicyclette, je parie que je vous surpasse.

Là-dessus, il se mit à faire différentes figures, et réussit particulièrement bien des huit. Puis il se mit à me taquiner :

— Essayez donc de faire la même chose, montrez donc l’art prolétarien.

J’essayai de me défendre en disant que bien rouler à bicyclette n’est pas particulièrement le fait du prolétariat ; la bicyclette reste pour l’instant un attribut du petit bourgeois.

— Comment cela ? s’exclama le camarade Lénine. En Suisse, chaque ouvrier et chaque paysan a sa bicyclette.

Je lui rétorquai que la Suisse n’est pas un pays typique du prolétariat.

— Alors, vous non plus vous n’êtes pas un prolétaire typique, puisque vous savez faire du vélo, répliqua le camarade Lénine.

## VIII.

À partir de 1920, je ne vécus plus à Gorki, et je n’eus plus l’occasion d’y rencontrer le camarade Lénine. Lors de sa première maladie, je suis passé à Gorki à plusieurs reprises : on faisait quelques tours autour de la maison, puis on repartait vers Moscou. Je n’osai jamais entrer : il ne fallait pas le déranger, pour qu’il se rétablisse tranquillement.

Mais un jour, l’envie de le voir fut trop forte. Le camarade Lénine était alors en voie de guérison et commençait déjà à convoquer certains camarades pour diverses affaires. J’arrivai à Gorki, je marchai longtemps dans le parc ; enfin je me décidai à entrer dans la maison. Je rencontrai Maria Ilinitchna ; nous parlâmes de quelque chose – je ne me souviens plus de quoi, d’ailleurs la conversation ne prenait pas. Je me demandais s’il fallait demander ou non : « Puis-je voir le camarade Lénine ? » Et si cela était superflu, si cela entravait sa convalescence ? Maria Ilinitchna devina pour ainsi dire ma pensée et me dit :

— Il vous serait bon de voir Vladimir Ilitch, mais en ce moment il est occupé avec [Sergo](#).

Je compris cela comme une allusion qu’il valait mieux ne pas le déranger, et je repartis.

Peu après, le camarade Lénine se leva et se remit au travail. Je le rencontre à une séance du Soviet de Moscou :

— On m’a dit que vous étiez passé à Gorki.

— Oui, en effet.

— Et pourquoi n’êtes-vous pas entré ? Comment cela se fait-il ?

Le camarade Lénine ne travailla pas longtemps après sa première maladie ; il tomba malade une seconde fois, il tomba et ne se releva plus.